4e ANNÉE, N° 205. — DIMANCHE, 9 DÉCEMBRE 1849.

ON S'ABONNE :

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal
A Galata.

DANS LES VILLES DES LETTORAL, l'Agence des Paquebots français.

A MARSEILLE, chez *M. G. Mair*, libraire.

A MARSEILLE, chez M^r^ veuve *Camoin et Cie.*

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, 5^t^ Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE ..... un an, 8 écus 80
6 mois, 4 »
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES :

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Décembre.

Long-temps après qu'une effroyable tempête a soulevé les flots de la mer, on les voit encore, agités, courir bruyamment au rivage dont ils troublent le calme; de même aussi, quand les grandes révolutions ont passé sur les peuples; les passions, qui cherchent leur niveau, continuent à effrayer les intérêts par leur bruissement prolongé. Le ciel a repris sa sérénité, mais la terre se ressent des secousses qu'elle a reçues. Encore un peu de temps, et ce qui reste d'émotions se dissipera, et les désastres seront réparés par la sagesse des hommes, la sagesse qui a tant de ressemblance avec la charité.

Les ouragans se sont éloignés de l'Europe, et depuis quelque temps on s'y occupe à consolider ce qui n'a été qu'ébranlé, sans trop songer à rétablir ce qui a été détruit par suite de vétusté; on s'y occupe aussi, pour en empêcher le retour, des causes qui ont produit ces épouvantables perturbations.

On le sait, de tous les Etats, la Turquie est un de ceux qui ont le moins souffert de ces grands déchirements, et à ne voir que les résultats, nous serions presque tentés de ne pas regretter la part de troubles qui lui est advenue.

Il y a tout au plus quatre ans, la Turquie était encore, comme toujours, la nation méconnue et vouée aux mépriscs qui déconsidèrent, aussi bien qu'aux haines irréfléchies et de calcul. Et cependant, ses droits, ses aspirations vers le bien, la pensée de son illustre chef, son rôle dans les destinées de l'humanité, n'étaient-ils pas ce qu'ils sont aujourd'hui! Sans doute: mais qui les voyait tels? Les préjugés d'ici, les passions de là, avaient mis un bandeau sur les yeux de l'Europe, qui décidait avec les idées des siecles passés, comme si le progrès n'était pas inhérent à tous les peuples, quelles que soient leurs croyances religieuses. Le soleil des connaissances humaines, comme le soleil du firmament, luit pour tout le monde et projette ses rayons en tous lieux. Par quel renversement du monde moral, les contrées d'où est venue par deux fois la lumière qui inonde la moitié du Globe, auraient-elles pu entrer dans une obscurité sans fin! Où sont les nations dont le ciel n'ait jamais été voilé par les nuages? Est-ce à dire que celles qui l'ont eu couvert plus on moins long-temps, devaient désespérer de le voir se rassérener? Depuis plusieurs années, le beau ciel de l'Orient avait repris ses magnifiques couleurs, et l'Europe s'obstinait à ne les pas voir: il a fallu que le ministère de la réforme élevât plus haut le fanal de l'Empire pour que l'occident s'aperçût des changemens opérés en Turquie.

Disons ce qui est vrai: la Turquie n'a qu'une ambition, c'est d'arriver, dans ce qui est bien, au niveau des grands états, et d'y arriver par la restauration complète de ses droits de nation indépendante. Fut-il jamais plus noble ambition! Elle luttait depuis long-temps, peut-être aura-t-elle à lutter encore pour atteindre ce but; mais, grâce à Dieu, l'impulsion devient plus grande, les obstacles plus faibles, le chemin plus facile. Sous le ciel le plus sombre, dit Schakspeare, le temps marche et l'occasion se fait jour.

Sans doute l'indépendance des Etats est chose grave en soi, et il importe à tous et à un chacun qu'elle soit toujours respectée; sinon il n'y aurait partout que perturbations désastreuses. La force serait un principe, et le droit un fait: cela ne se peut. L'ordre et la tranquillité des nations seraient sans base, puisque rien n'est fragile comme la force. Aujourd'hui elle est, demain elle n'est plus. Les principes sont éternels. Mais lorsque l'indépendance d'un Etat est liée à l'avenir du monde entier, au développement des destinées humaines, et c'est le cas de la Turquie à cause de sa raison d'être, qui donc pourrait ne pas s'intéresser à cet état et à ses progrès?

Si quelque chose tient par dessus tout au cœur de l'Europe, en ce qui concerne les affaires de la Turquie, c'est sans contredit deux grandes libertés: la liberté de conscience et la liberté de commerce. L'Europe est chrétienne, mais divisée par les cultes; elle est industrielle, et elle veut des débouchés sûrs. Pour elle, le plus grand marché du monde, c'est l'Orient. Or, elle doit désirer, elle doit vouloir que dans les contrées avec lesquelles ses relations commerciales sont de tous les instans, et que ses enfans vivent si souvent et en si grand nombre, elle doit vouloir que la diversité de ses cultes y trouve la tolérance qui lui convient, et véritablement il n'est pas de pays où la liberté de conscience des Européens soit plus grande qu'ici. Donc par les deux grandes libertés dont nous parlons, la Turquie est digne des plus grandes sympathies, et nous défions qu'on puisse citer une seule nation au monde de nature, par destination, à jouer, sous ces deux rapports, le rôle de la Turquie; il en est un troisième non moins important. La civilisation est la grande occupation et préoccupation de l'Europe chez elle et partout. Elle sait que la civilisation du monde musulman, qui compte plus de cent millions d'âmes, ne peut grandir et se développer que par la Turquie; que la Turquie seule a cette mission providentielle par sa langue, ses mœurs, son génie, sa religion. Néanmoins, bien que toutes ces choses aient en quelque sorte la valeur d'une vérité mathématique, l'Europe ne l'a bien sentie que depuis quelques années, et il est permis de penser que désormais elle ne se laissera plus détourner de la ligne des devoirs qui l'obligent envers la Turquie. Et si nous parlons ainsi, c'est autant pour ses propres intérêts que pour ceux de l'Orient qui sont, sur quelques points, différens des siens par la forme, mais au fond tout à fait identiques. Avant 1840, on suivait à l'égard de la Turquie deux politiques, que M. Guizot nommait la *Grande* et la *Petite*. Cette dualité paralysait tout. Ajoutons que la Petite était beaucoup plus active que la Grande; on l'a aisément reconnu à sa façon de traiter les affaires de la Grèce, de l'Egypte, de la Syrie et de Tunis. A partir de 1840, c'est la grande politique qui a pris le pas, et il y aurait injustice à ne pas reconnaître les importans résultats qu'on en a obtenus. Il est à désirer, pour la grande cause de l'occident et de l'orient, qui se formule par: ordre, tranquillité, bien-être, progrès, civilisation, on s'affermisse de plus en plus dans les voies qui ont été tracées par cette grande politique; car, on peut le dire: c'est d'elle que sont nées les sympathies qui entourent la Turquie. Il est évident que toutes les fois que la S. Porte ne sera point gênée dans ses droits et son indépendance, le bien que l'on désire partout, se fera partout avec fermeté et dignité, sans manquer aux engagemens. Cette perspective, disons mieux, cette certitude de tout les sympathies du monde éclairée, dont la Turquie se montrera toujours digne en marchant d'un pas plus ferme dans les nouvelles voies, où elle trouvera la force nécessaire à sa grande mission, mission conforme aux destinées de l'Europe et aux intérêts de ses propres populations, qui arriveront ainsi à l'égalité civile et politique sans secousses, sans désordres, sans déchiremens, par la puissance de la volonté souveraine, débarrassée des entraves du dehors et des préjugés du pays, qu'elle s'efforce, avec l'aide de ses ministres dévoués, de détruire au moyen d'une plus grande diffusion de lumières par la réorganisation de l'enseignement et l'élévation progressive du niveau des Etudes.

Dans notre feuille du 14 novembre dernier, nous avons publié le Message que le lord haut-commissaire des îles ioniennes a adressé au président du Sénat de Corfou. Ce Message, daté du 9 octobre dernier, contient un passage qu'un roi voisin a considéré comme offensant pour sa personne. Le lord haut-commissaire, ayant ouvert l'assemblée législative des îles ioniennes le 10 novembre suivant, exprime, dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, le regret qu'on ait pu donner à sa pensée cette interprétation. Voici ses paroles, que notre impartialité nous fait un devoir de reproduire :

« J'ai appris avec peine, par le ministre de S. M. à Athènes, qu'un passage de mon message au Sénat, dû ou opéré, a été regretté par un souverain voisin comme offensif pour sa personne. Je suis très fâché de cela, car j'ai toujours désiré de rendre à S. M. le roi de la Grèce, le tribut de respect qui est dû à sa haute position; et je ne puis croire que les paroles dont je me suis servi aient pu le consigner ce qu'on en tire.

« Un fait est certain: C'est qu'une lettre qui est aujourd'hui en mon pouvoir, et qui fait une allusion personnelle à S. M., ayant trait à la grande fraternité, a été trouvée parmi les papiers de M. Valiano. Mais j'ai mentionné cette lettre, uniquement comme preuve de l'audace de ces hommes qui prétendaient faire accroire que leurs desseins avaient un « Royal appui, et que des plans, également repoussés par la bonne foi et le bon sens » n'étaient pas vus défavorablement par un souverain voisin. » Je refuse absolument de voir dans cela mots aucune imputation personnelle et je suis heureux d'avoir en si promptement l'occasion d'exprimer mon regret que ces paroles aient été interprétées dans un tel sens. »

Depuis quelques mois, la Perse est agitée fréquemment par des troubles assez graves, qui éclatent tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Les dernières nouvelles de ce pays nous apprennent que l'un des hommes les plus considérables d'Ispahan, fils de l'ancien moltà de cette ville, croyant avoir à se plaindre du gouverneur, s'était emparé par surprise de son palais, à l'aide de ses clients. On dit que le gouverneur aurait été tué avec une trentaine de ses serviteurs. Par suite de ces événemens, Ispahan, n'ayant plus ses chefs légaux, se trouverait dans la plus grande anarchie; mais on pense que les troupes que le gouvernement s'était empressé de faire marcher sur cette ville, parviendront à y rétablir l'ordre et la tranquillité.

Nous avons annoncé dans notre feuille du 14 novembre dernier, que Ali éfendi, membre du bureau de la Porte, avait reçu la mission de se rendre à Smyrne dans le but de régulariser la situation des propriétés possédées par les femmes mariées à des Francs et de les soumettre à l'impôt. Voici le *memorandum* qui, à cet effet, a été envoyé aux chefs des missions, sous la date du 17 de moharem 1266 :

« Les droits fonciers dus au gouvernement impérial par les sujets des puissances amies pour les propriétés qu'ils possèdent, au nom de leurs parents sujets de la S. Porte, dans la ville de Smyrne et ses dépendances, n'ayant pas été réglés jusqu'à présent, il vient d'être donné les ordres nécessaires à la répartition de ces droits arriérés, qui seront fixés d'après le mode employé dernièrement à Salonique et que les sujets étrangers devront s'empresser d'acquitter. Ali éfendi, membre du bureau de traduction de la S. Porte, a reçu du gouvernement la mission de se rendre à Smyrne pour dresser les rôles et fixer la valeur approximative des propriétés de la catégorie ci-dessus mentionnée, de concert avec les autorités locales et assistés des commissaires que MM. les consuls étrangers résidant à Smyrne nommeront à cet effet, et de faire ensuite la répartition des droits fonciers. Vous êtes prié, Monsieur le ministre, de vouloir bien prévenir votre consul à Smyrne de la mission dont Ali éfendi est chargé, et de l'engager à lui prêter son assistance en procédant à la nomination immédiate des commissaires et en aplanissant tous obstacles et difficultés qui pourraient s'élever. »

Nous avons reçu, par la voie de Trieste, des nouvelles de Paris jusqu'au 22 novembre. Le général Lahitte a été nommé ministre des affaires étrangères de la République. Le cabinet français se trouve ainsi complété.

Comme le faisaient prévoir les derniers avis, la chambre des députés du Piémont a été dissoute, par décret du roi Victor-Emmanuel en date du 20. Les colléges électoraux de terre-ferme sont convoqués pour le 8 décembre à l'effet d'élire chacun un député; ceux de la Sardaigne sont convoqués au même effet pour le 13.

NOUVELLES DIVERSES.

Avant-hier, vendredi, S. M. I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Béchiktach, pour y assister à la prière du midi.

— Le veille, le Sultan était allé vers midi au Teké de Hummet-Zade, à Constantinople, où le Grand-Vézir et le ministre de la guerre s'étaient rendus sur l'invitation de S. M. Le Sultan n'a quitté le Teké pour retourner à son palais impérial de Tchéragan qu'à quatre heures.

— Nous avons le regret d'annoncer que le ministre de la police, Méhémet pacha, est obligé de garder ses appartemens depuis une huitaine de jours, par suite d'une indisposition qui, fort heureusement, ne donne aucune inquiétude.

— C'est par erreur que nous avons annoncé que M. l'interonce d'Autriche et l'envoyé de Russie se sont rendus à la Porte et ont eu une conférence avec le Grand-Vézir. Aucun de ces ministres ne s'est présenté à la Porte depuis le 17 septembre, jour où des relations diplomatiques entre le Divan Impérial et les légations d'Autriche et de Russie ont été interrompues.

— Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre précédent numéro, M. l'envoyé de la République française a quitté avant-hier vendredi, sa résidence d'été de Thérapia pour habiter celle d'hiver à Péra.

— Par le paquebot-poste le *Caire*, arrivé à Constantinople le 3 de ce mois, M. l'envoyé de la République française a reçu des dépêches de son gouvernement.

— Jeudi dernier, le bateau à vapeur français le *Prony*, commandé par le capitaine Rosse, est arrivé dans notre port venant de Toulon. Le *Prony* avait à bord M. Le Roquette, attaché au ministère des affaires étrangères et porteur de dépêches pour M. le général de division Aupick.

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE CORRADO DI ALTAMURA,

OPÉRA SERIA EN TROIS ACTES,

DE MAESTRO FEDERICO RICCI.

Au commencement du 11me siècle, il débarqua sur les côtes du royaume actuel de Naples une troupe d'aventuriers venus d'au-delà les mers; c'étaient les fils du Normand Tancrède de Hauteville, qui, poussés par cet esprit de conquête et d'envahissement naturel à la race normande, venaient chercher fortune dans ces belles contrées de l'Italie méridionale, encore au pouvoir des Grecs du Bas-Empire et des Sarrasins. En quelques années, Guillaume Bras de fer, Dragon, Honfroy, Robert, se virent maîtres des principales villes et étées; dirent leurs conquêtes jusque dans la Calabre. Robert surnommé *Guiscard* (avisé) devint le chef de la famille par la mort de ses autres frères et appela du fond de la Normandie le plus jeune des fils de Hauteville, Roger qui devint son bras droit. Bari, Brindes, Otrante, Gallipoli, Tarente, Squillace, Reggio, Salerne, Amalfi, que tenaient encore les Grecs, passèrent dans les mains des deux frères qui, traversant le détroit avec 160 chevaliers, expulsèrent en quelques mois de la Sicile entière les Sarrazins qui l'occupaient depuis maintes années. Investi de la nouvelle conquête avec le titre de *Grand-Comte*, Roger sceua le joug de son neveu et suzerain Roger, devenu, par la mort de son père Guiscard, duc de la Pouille, embrassa le parti des papes contre l'empereur Henri IV et en reçut, en récompense, le titre de légat apostolique en Sicile. Il mourut en 1101, laissant à son fils Roger une succession consolidée par une sage administration. Le nouveau grand-comte se fit céder de force la Pouille et la Calabre, héritage de son cousin Guillaume, marcha contre le pape Honorius qui, aidé de plusieurs barons alléchés, prétendait à la suzeraineté de la Pouille et de la Campanie, reprit Tarente, Otrante, Brindes, Cittad'Oris, et obtint du pape l'investiture du duché de Calabre. En 1130, un schisme ayant divisé l'Eglise Romaine, Roger prit parti pour le pape Anaclet et se fit couronner par ce dernier, roi des Deux-Siciles. Roger, après plusieurs entreprises sur les côtes de la Grèce et de l'Afrique, mourut en 1154, laissant une fille du nom de Constance, qui porta l'héritage de la maison de Hauteville dans la maison de Souabe.

Ces préliminaires historiques que nous posons en tête de ce feuilleton, sont à la seule fin de prouver qu'aucun de ces Roger dont nous venons d'esquisser la vie en quelques mots, n'est le Roger galant et séducteur dont M. G. Sacchero a enrichi l'histoire et embelli son libretto. Bien loin même de ressembler à ses homonymes qui, après les fatigues d'une carrière glorieusement et fructueusement remplie, s'endormirent du dernier sommeil dans toute la paix de leur conscience, ce Roger, duc par la création de M. Sacchero, mourant sous le poignard de l'innocence séduite et vengée, présente un singulier air de famille avec le certain époux d'une certaine Gemma donti, l'année précédente, nous avons ouï en vers et en musique la lamentable aventure. Jugez-en plutôt.

Ce Roger, duc d'Agrigente et d'Aragona, villes Siciliennes, comptait au nombre de ses vassaux le comte di Altamura, chevalier à la barbe blanche, d'un grand renom, qui s'était pris d'une profonde affection pour son duc, s'était plu à orner son esprit et son cœur de toutes les qualités militaires et chevaleresques en usage dans ces siècles féodaux. Hélas! *on n'est jamais trahi que par les siens*, dirait Sanchio Pança, cette invocation de la sagesse des nations. Ce comte *Corrado* était l'heureux père d'une charmante damoiselle d'amour, du doux nom de *Delezia*, dont la beauté, les vertus et mérites inspirèrent au galant duc une passion qui devait durer par de la le tombeau.

Un jour de grande magnificence de la féodale confidente, monta sur la terrasse du château paternel pour voir (selon la coutume des nobles demoiselles de ce temps là) si le bien-aimé de son cœur se dessinait à l'horizon; elle ne vit que l'herbe qui verdoyait et le soleil qui pondroyait. Et pour dissiper les nuages de sombre mélancolie qui obscurcissaient son âme, elle se mit à redire les chansons d'autrefois. Enfin il parut le bien-aimé, annonçant sa venue, comme tout chevalier qui garde *l'incognito*, par une *dolce canzone*. La confidente, en fille bien élevée, alla voir d'un autre côté de la terrasse si l'herbe verdoyait toujours et le soleil pondroyait, et nous deux amoureux, laissés seuls, entamèrent et dialogue renouvelé chaque jour depuis la création du monde: Mais-me-tu? — Je t'aime! — O Joie! — Tu ne m'aimes pas? — Je t'aime! — O Bonheur! — Je le jure! — A ces mots, que Roger s'appelait à prononcer, la main droite levée au ciel et le regard plongé dans l'infini, *Giffredo*, un chevalier qui, de concert avec son ami *Bonello* (circonstance atténuante: ce dernier est amoureux de Delizia), joue dans tout le cours de cette intrigue le rôle d'écouteur aux portes et de rapporteur (un bien vilain rôle, franchement), apparaît comme un *Deus ex machinâ* et dévoile à Delizia la perfidie à nulle autre pareille de Roger, qui vient de donner sa main et son cœur à la demoiselle Margarita d'Albarola..... Coup de théâtre! Catastrophe! Malédictions! Imprécations!!!

Revenons au vieux comte Corrado d'Altamura. Seul avec ses souvenirs, le vieux guerrier déplorait, en homme qui voudrait bien se faire démentir, les loisirs de sa vie inutile et sans gloire; Giffredo entre sur ses entrefaites et lui apporte de la besogne toute taillée: — Votre fille est trahie! — Trahie! — Par Roger. — Vendetta!!! — Plongé dans une perfide sécurité, Roger conduisait Margarita à l'église; à la demande du marquis d'Albarola, il offrait à sa fiancée l'anneau nuptial sur la tombe de ses aïeux, lorsque sa main y laisse malade volontairement cet anneau. — Plus d'anneau! — Voici le mien! s'écrie Delizia qui se présente on ne peut plus mal à propos pour cet infortuné Roger, dont la diplomatie fort peu machiavélique ne sait plus à quel saint se vouer. — Confusion! Malédictions! Imprécations! Roger maudit et jette son gant au visage du duc; chacun dit à Roger les plus gros mots; et il reste là, l'endurci, pareil à l'homme d'Horace *justum ac tenacem propositi virum*. Lorsqu'on lui a jeté tous les gants et toutes les injures possibles, il prend sa fiancée et la mène à l'autel. Mais les remords ne tardent point à déchirer sa conscience (ce n'est pas un méchant homme au fond, un Don Juan sans foi ni loi); il se repent, après le mariage, bien entendu, et va, sous l'habit d'un ermite, implorer le pardon du vieux Corrado, qui le reconnaît, lui rejette encore au visage son gant et ses plus gros mots, et l'entraîne au champ d'honneur. Roger revient peu après, pâle, l'épée teinte de sang, dans un cloître qui retentit des hymnes de jeunes vierges. Une nonne paraît: c'est Delizia. Roger, de plus en plus bourrelé de remords, s'humilie, se jette à ses genoux, implore son ancienne bien aimée, qui se laisse déjà attendrir par le repentir du coupable, et pardonne à Roger. Et de fait, nous nous sentons nous-mêmes pris de grande compassion, de pitié sincère pour ce malheureux Roger, malgré toute l'atrocité de ses perfidies. Il trahit, mais on voit bien après tout, à la manière dont il s'y prend, qu'il n'en fait pas son métier. Il est duc d'Agrigente et d'Aragona, seigneur et maître, et chacun, depuis le dernier comparse, le dernier soldat, voulons-nous dire, s'arroge le droit de lui faire les gros yeux, de l'injurier, de lui marcher sur le corps, et il laisse faire, ce qui prouve en résumé que ce n'est pas un tyran Barbe-bleue. Il passe sa vie à demander pardon; ce n'est pas une existence, en vérité. Voyez encore: Delizia va lui pardonner, quand Giffredo et Bonello entrent comme des furieux, se jettent sur Roger qui ne réclame pas, et racontent le meurtre de son père à Delizia qui revient son fiancé et vous a tous les dieux infernaux le traître, l'infâme Roger; celui-ci, pour toute défense, s'en tient à cet argument: « je l'ai tué, c'est vrai, mais au champ d'honneur. » Belle excuse et belle consolation! — Bref, on charge de chaînes Roger; on le bouspille un peu, le bousculé tout-à-fait, et finalement on demande dans la bénévole intention de l'occire le plus doucement possible. — Morale de l'action à l'usage des apprentis en fait d'aimer: gardez-vous d'aimer deux femmes à la fois; vous en voyez l'inconvénient. *Qui trop embrasse mal étreint*, dirait notre ami Sancho Pança.

C'est aussi pour n'avoir pas fait son profit de la triste aventure du duc Roger, et n'avoir pas consulté ce brave écuyer de Don Quichotte, de drolatique mémoire, que l'infortuné époux de *Gemma* passa de vie à trépas, par le fait de maître *Tamino* qui remplaçait avantageusement en cette occurrence les farouches et peu commodes Giffredo et Bonello. Joignez à cette coïncidence que le nègre vengeur brûlait aussi depuis fort long temps d'un amour secret pour la belle vengée.

Quoiqu'il en soit de l'air de famille de ces deux libretti, et bien que le dernier ne soit, à l'instar du premier, qu'un canevas bien usé, bien commun, le librettiste y a brodé quelques jolies situations, quelques vers bien sentis, chose assez rare dans un opéra qui n'a, en général, d'autre mérite littéraire que de fournir au compositeur un nombre limité de récitatifs, de duettos et de romances. La partition de *Corrado*, bien que peu connue sur les principales scènes de l'Europe, a obtenu, en 1845, sur le théâtre de la Scala, un franc et légitime succès, qui a placé le nom de Ricci au nombre de ceux des compositeurs modernes en vogue. Sans posséder cette promptitude de conception, cette chaleur d'inspiration qui impriment sur une œuvre le sceau du génie, Federico Ricci, dont la charmante partition de *Scaramuccia* a illustré le nom ainsi que celui de son frère Luigi, témoigne dans *Corrado* d'une profonde entente de la science musicale et des ressources dramatiques. Voulant prouver que son talent se prêtait avec une égale facilité au genre comique et au genre sérieux, il a, en marchant sur les traces de Mercadante et de Piccini, aussi prouvé que le talent sage et bien dirigé, quoique toujours un peu gêné et guindé dans sa manière de procéder, peut parfois imiter les allures du génie et produire, à force d'art et de travail, des effets que l'inspiration résoud souvent à gâter par trop de fougue et d'emportement. Riche en morceaux d'une excellente facture, d'une clase même naturel, toujours bien travaillés et de bon goût, à part quelques accompagnemens, *Corrado* compte des passages qui ne dépareraient pas les œuvres des grands maîtres; nous citerons la cavatine du contralto *Si vedesti*, d'un goût vraiment irréprochable; le gonnaïd du ténor *Sono quel desiato*, d'une mélodieuse, surtout la cabaletta que relevent des traits d'une grande énergie; le final: *O giovinetta*, dont l'harmonie se déploie dans toute la pompe, dans toute la splendeur de son ensemble large et puissant; l'air *Ti non pensai*; et enfin le final dernier où les sentimens les plus divers revêtent une expression d'une grande vérité.

Cette partition a été spécialement écrite pour Mlle Albadia qui fesait alors les délices de Milan, où la beauté de son talent musical et l'énergie de